

# 1

Qu'est-ce que je fous là ? Ça fait tellement longtemps. Après douze ans sans danser, ce n'est peut-être pas une bonne idée. Toutes ces filles qui parlent à toute vitesse, tirées à quatre épingles dans leur justaucorps noir. Je ne comprends rien de ce qu'elles disent. Elles rient. Parfois, l'une d'elles jette un regard en coin vers ma tenue ridicule. Je me suis assise dans un coin de l'école de danse, au pied d'un banc vissé au sol, dont l'assise est recouverte de la même moquette brune et rugueuse que celle tapissant le plancher. Derrière moi, au bout de l'étroit couloir qui sert d'entrée, la porte vitrée laisse passer quelques rayons du soleil d'août. Les petites danseuses sont toutes parfaites. Elles virevoltent d'une salle à l'autre avec légèreté et allégresse. Leur jeunesse, leur visage de poupée contrastent nettement avec les murs beiges défraîchis et la lumière crue un peu verdâtre. Quelques photos des derniers galas et récompenses gagnées lors de compétition trônent sur une étagère noire, à l'autre bout de la pièce, devant laquelle un groupe de mamans discute en attendant la fin du cours de leurs filles. Parfois, elles tournent la tête vers les baies vitrées du studio et observent les ports de bras énergiques des danseuses terminant une série de fouettés. Puis, avant de revenir à leur conversation, elles me lancent à leur tour un regard interrogateur

Il faut dire que je suis ridicule. Après si longtemps, j'ai revêtu mon justaucorps noir dont les fines bretelles élargissent mes épaules carrées. Mes seins disproportionnés dépassent presque, mon ventre flasque fait craquer le lycra et je tire vainement sur l'étroite échancrure pour tenter de cacher mes hanches élargies

par ma récente grossesse. Dans cette flopée d'adolescentes, mon âge et mes difformités se remarquent. Je devrais, moi aussi, être dans le groupe des mères, à attendre ma fille, mais me voilà sapée en danseuse sur le retour, les collants roses englués à mes jambes molles.

Ce que je peux être conne ! Revenir danser comme lorsque j'avais l'âge de ces jeunes filles. Mais à force de solitude dans un pays qui n'est pas le mien, l'envie a été plus forte, et j'ai fini par dénicher cette petite école perdue dans la banlieue Est de San Francisco, coincée entre un vieux restaurant chinois et une crèche miteuse. Je ferais mieux de partir. La porte est à quelques mètres et personne ne fait vraiment attention à moi. Mais je suis nerveuse au point de rester collée à la moquette. Dehors, la chaleur du mois d'août transpire du bitume et envahit l'atmosphère pourtant climatisée du studio. Moi aussi je transpire. Je peux sentir les gouttes de sueur couler le long de mon thorax. Encore quelques secondes et j'aurai la bouche sèche et pâteuse. Je n'oserai alors plus ouvrir la bouche, craignant la mauvaise haleine qui accompagne ces moments d'égarément intense. Il faut que je boive, mais devinez quoi ? Je n'ai pas pensé à prendre de bouteille d'eau. C'est une coutume, j'oublie toujours quelque chose le premier jour. Lorsque j'étais enfant, cette mauvaise habitude de rentrée avait le don d'énerver ma professeur. Je pourrais demander à l'une de ces filles s'il y a des toilettes quelque part – il y a forcément des toilettes quelque part ! C'est facile, c'est simple. J'en suis capable !... Sans bégayer avant la fin de ma phrase. Et puis merde ! Même comme ça, elles ne comprendront rien à ce que je raconte. J'ai l'habitude !

Depuis que nous avons déménagé en Californie, il y a de cela un an, je me suis toujours débrouillée pour être avec Eric. Quel que soit mon niveau en anglais, on ne me comprend pas. Ce n'est pas un manque de connaissance de la langue, et plusieurs personnes me disent que mon accent français est *cute*. Mon accent peut-être... Pas mon balbutiement permanent et mon excès de salive. C'est mon mari, parfaitement bilingue, qui me

sert de traducteur malgré ses tentatives répétées pour développer mon autonomie en matière de communication.

Bon. Pas d'eau donc. J'ai soif pourtant. Enceinte, j'avais soif. Maintenant que j'allaitte, j'ai toujours soif. J'ai l'impression d'errer à la recherche d'une oasis dans un désert. Pas d'eau. Pas d'alcool non plus.

Je ne suis pas bien dégourdie, mais je peux au moins repérer les lieux pour trouver ces toilettes. Marcher, montrer mon énorme postérieur et mon visage virant au rouge, pourvu que je puisse boire. Sois courageuse Nina. Dans n'importe quel pays, les toilettes publiques sont indiquées par le même logogramme. Sauf que là, je ne vois rien. Une centaine de filles et pas d'endroit pour faire pipi ? C'est impossible. J'erre dans un étroit couloir à peine éclairé. A gauche, la musique jaillit de deux autres salles de danse. Des groupes de filles s'agitent derrière les vitres, heureuses, souriantes, tandis que je me fraie un chemin parmi celles qui attendent leur cours, vers une petite porte au fond. Derrière peut-être ?

Elle s'ouvre soudainement sur un grand type aux cheveux blond cendré qui n'a pas l'air de comprendre ce que je fabrique là. Le dos un peu voûté, jeune encore, il me regarde de ses yeux verts, s'attarde sur mon chignon d'où s'échappent déjà quelques frisottis noirs me donnant l'allure d'une folle mal peignée.

« Hello, me dit-il, je m'appelle Daniel.

– Oh je suis désolée. »

Quoi ? Je suis désolée ? Parmi tout ce que je pouvais dire d'idiot, j'ai choisi de lui dire « Je suis désolée » ?

« Je veux dire... je suis désolée... j'ai seulement...

Les paroles se bousculent dans ma tête. Ni français, ni anglais, un mélange indistinct, une suite discontinue de mots séparés les uns des autres par des vides.

Je sosotte un dernier « *thorry* ».

« Tu cherches quelque chose ?

– Les toilettes. »

Il m'indique aimablement une porte tout au fond du couloir.

Je n'ai pas envie de faire pipi mais je m'enferme tout de même dans un cabinet de toilette pour respirer profondément. C'est glauque, marron sale, la porte en formica est coupée en haut et en bas et comme dans pas mal de toilettes publiques, il se dégage un relent acide des nombreux passages de la journée. Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Je n'étais pas si timide avant. Je ne paniquais pas lorsque je devais prendre la parole et je ne peux plus me cacher derrière un défaut de compréhension. Un an que nous avons quitté l'Europe. Je comprends quasiment tout maintenant.

Peut-être que j'agis sottement parce que je ne travaille plus. Depuis la naissance de Clara, je suis presque toujours seule à la maison avec elle. Les personnes que je rencontre sont d'autres mamans à plein temps qui parlent couches et heure de sieste, rencontrées durant un cours de yoga prénatal. Une heure par semaine entourée de ballons vivants, suant et soufflant, mon seul rempart contre une solitude imposée par un déménagement à l'autre bout du monde. Lors de mon premier cours, je fus désemparée lorsque je compris que la prof commençait la séance par un tour de présentation. Elle posait une question concernant un des nombreux aspects de la grossesse. Mais j'étais tellement stressée à l'idée de prendre la parole que je n'écoutai ni la question, ni les réponses des autres participantes. Je passai les cinq minutes qui me séparaient de ma prise de parole à préparer un petit discours expliquant en détails pourquoi je parlais et comprenais si mal et à quel point j'étais désolée. J'eus tout de même la présence d'esprit de préciser, comme les autres l'avaient fait, que j'étais enceinte de cinq mois et que j'attendais une fille. Elles se montrèrent gentilles, elles ne dirent rien, mais je pouvais lire ma bizarrerie sur leur visage. J'y appris une chose cependant ;

je n'avais rien perdu de ma souplesse d'ancienne danseuse. C'est ce qui m'a décidée à revenir dans un studio. Maintenant que j'y suis, quelques secondes avant ma première classe, je me sens aussi souple qu'un bout de bois.

Je n'ai plus l'habitude de parler à des gens. Encore moins à des adolescentes. Elles parlent différemment. Les jeunes, je les connais pour avoir travaillé avec eux pendant dix ans. Mais nous partagions la même langue, et mon statut de professeur me conférait une autorité qu'ils respectaient à peu près. Mon ironie, mon répondeur et mes sarcasmes faisaient le reste. Là, je suis juste un oiseau noir parmi des cygnes.

Ou alors, j'agis sottement parce que je suis sotte. Je ne trompe personne.

Je devrais y aller et danser. Maintenant que je suis là. J'ai attendu assez longtemps. Allez Nina. Va et danse. Montre-leur qu'une jeune maman, toute difforme qu'elle soit, une étrangère bien plus âgée qu'elles, est parfaitement à sa place dans leur cours. Si tu es là d'ailleurs, c'est parce que le cours pour adultes était bien trop facile pour toi.

Bon, ça ce n'est pas totalement vrai. Tous les cours pour adultes sont regroupés sur San Francisco, ce qui signifiait engager une baby-sitter pour Clara. J'ai donc couru les différents studios situés dans un rayon de dix kilomètres autour de la maison, et celui-là était le seul à bien vouloir m'accepter dans un cours pour adolescentes, malgré mes vingt-huit ans bien tassés. Je serai entourée de jeunes filles. Je dois m'accrocher, ne surtout pas abandonner cette fois.

J'entre dans la salle, tremblante. Ma nouvelle professeur de danse est à peine plus âgée que moi, elle m'accueille avec un grand sourire et me dirige vers la barre. Elle se tourne vers les autres élèves, me présente au groupe d'une voix chaude : « Voici Nina, qui est française. Elle va venir danser avec nous. » Puis

nous commençons, comme dans n'importe quel cours de danse classique, par les pliés.

Retour en 1997 dans la vaste salle du conservatoire de danse. Je suis la plus jeune, la plus maladroite et la plus chiante des danseuses que j'aie jamais vue. Je ne souris pas et la danse est une corvée compliquée dont je m'acquitte avec la docilité d'une petite fille avide de faire plaisir, six heures par semaine. Chaque cours, ma prof passe derrière nous, plante ses ongles dans le maigre gras de nos hanches ou empoigne notre jambe avec fermeté avant d'en tordre l'ouverture, afin de nous corriger. Puis elle retourne de son pas sec vers le piano, nous toisant de ses yeux perçants, le menton légèrement relevé. Lorsque j'aperçois sa silhouette hautaine, ses cheveux auburn tirés en queue de cheval et son visage dur, presque beau malgré la sévérité de sa cinquantaine, je me ratatine en moi-même. Elle me hait. Elle pense qu'il n'y a pas de place pour moi au conservatoire où elle enseigne, et adorerait me mettre à la porte. Elle essaie d'ailleurs avec acharnement de me décourager avant chaque examen de fin d'année, accentuant sa rudesse et ses remarques blessantes. Mais je passe toujours dans la classe supérieure. Du coup je me demande : est-ce qu'elle me laisse accéder au niveau suivant parce que je ne suis finalement pas si mauvaise que ça ? Ou parce que je lui sers de bouc émissaire ? Non..., cette harpie ne peut pas être si méchante !

Certains enseignants pensent qu'ils tirent le meilleur de leurs élèves en étant sévères. Dans le monde de la danse, l'humiliation est monnaie courante et est vue comme la clé vers une compétitivité accrue. Mais je crois juste qu'elle me hait parce que je suis terne et sans intérêt. Mes grands bras, mes grandes jambes me donnent un air de grue qui ignore comment se servir de membres aussi longs et fins et mes cheveux noirs indisciplinés, coiffés en un chignon mal fait, semblent vouloir fuir de mon crâne. J'ai pris l'habitude de croiser les bras sous ma poitrine

encore inexistante et de m'appuyer nonchalamment à la barre, tout en regardant les autres filles si jolies dans leur tunique mauve, avant que le bruit des talons de la prof ne résonne sur le lino gris. C'est drôle qu'elle n'ait jamais réalisé qu'elle m'effrayait au point de me paralyser. Peu importe mes mouvements, je n'étais jamais assez performante, maigre, souple. Que penserait-elle de moi aujourd'hui. Transpirante, rouge, avec mes cheveux noirs en broussaille ; je suis moi à treize ans... avec un bonus grossesse.

Pourtant, ce soir, ma nouvelle prof n'a pas eu l'air de voir ça. Elle m'encourage et me complimente sans se départir de son sourire bienveillant. Elle a un mot gentil pour chacune. Ce qu'elle dit, je ne le comprends que peu, et je n'ose pas demander d'explications supplémentaires. Mais devant l'enthousiasme de cette petite femme aux yeux doux et de son groupe de danseuses, j'oublie quelques instants ma maladresse et répète moi aussi les mouvements afin de les corriger. A la fin de l'heure, nous sommes en sueur. Les membres douloureux. J'ai aimé.

Alors le lendemain, je décide de revenir pour tenter un cours de contemporain. J'ai de nouveau un poids sur l'estomac, une sensation de pied mou. Les filles me reconnaissent et me font un signe de la main, mais aucune n'ose venir me parler. Une fois assise au pied du banc, je prends quelques secondes pour respirer profondément. Aujourd'hui au moins, je n'ai pas à pavaner en justaucorps. J'ai enfilé un pantalon large et un T-shirt confortable, plus adaptés à la pratique du contemporain et à mes formes détestables. Dans quelques secondes, je vais rencontrer un professeur dont j'ignore encore tout et m'initier à une danse dont je ne connais pas les codes.

Petite, ma mère me rêvait en ballerine. Les formations du conservatoire étant ce qu'elles sont, je passais mon temps en justaucorps et pointes, à enchaîner pirouettes et déboulés durant une heure et demi. J'avais droit à une heure de contemporain par semaine, comme une ouverture à d'autres formes de danse, mais je n'étais pas autorisée à le pratiquer. Dès le début, on nous avait demandé de choisir l'un ou l'autre, car la rivalité entre classique et

contemporain avait contraint les professeurs à poser leurs heures de cours au même moment, si bien que nous étions soit l'un, soit l'autre. Les professeurs de classique méprisaient cordialement leurs collègues car une bonne formation passe par des pieds ratatinés dans des chaussons à embouts de bois, c'est bien connu. Et pour leur faire comprendre à quel point leur pratique était supérieure, elles leur envoyaient régulièrement toute danseuse dont le profil ne correspondait pas à leurs critères, les déchets que leur art ne pouvait se permettre de supporter en cours. Moi, j'étais celle que la mère refusait obstinément de changer de classe, et je traînais ma carcasse de salle en salle, en me demandant ce que ça m'aurait fait d'échanger mes pointes douloureuses contre mes pieds nus.

« As-tu trouvé ton chemin jusqu'aux toilettes » murmure une voix derrière moi.

Ben voyons, c'est lui le prof ? Cette grande bringue aux cheveux blonds et aux yeux verts ? Il recoiffe sa frange d'une main indolente, me lance un regard moqueur et me pousse vers l'entrée de la salle, tandis que je rougis en bafouillant des excuses inaudibles.

Vues de l'intérieur, les fenêtres donnant sur le couloir paraissent intimidantes. N'importe qui peut s'arrêter pour regarder le cours. La salle tout en longueur est tapissée de miroirs devant lesquels se presse un groupe de jeunes filles pour parfaire leur coiffure ou exécuter un mouvement. J'ai beau rejoindre un coin au fond du studio, pas moyen de me dissimuler de ses yeux perçants. A première vue, il ne ressemble pas franchement à un professeur. Très jeune, il s'est adossé nonchalamment au mur et balaie la salle de ses yeux perdus, comme s'il cherchait quelque chose. Qu'est-ce qu'il a à me fixer comme ça ? Ça discute et rit dans tous les coins. J'entends sa voix mais il parle trop vite pour que je puisse le comprendre, avec un fort accent américain de mots mâchés et avalés. Je suppose qu'il ne dit rien de plus que « Prenez place, calmez-vous, nous allons commencer. »

Ah ben non. Il me regarde toujours et j'ai bien l'impression



qu'il m'a appelée. Ça doit faire cinq minutes qu'il tente d'attirer mon attention.

« Tu es nouvelle toi aussi, j'ai besoin que tu viennes me donner ton nom. »

C'était donc ça ! J'aimerais lui expliquer que je suis française, que je ne comprends pas grand chose à ce qu'il mâchouille, et que je suis de toute façon trop anxieuse pour comprendre qui que ce soit maintenant. J'aimerais bien fuir.

« Nina.

– *Lasname ?*

– Quoi?

– *What's your Lasname ?* »

Pitié non ! Mon nom de famille est un cauchemar à prononcer. Et comme personne ne le comprend, il va forcément me demander de l'épeler après me l'avoir fait répéter trois ou quatre fois.

« Tu peux l'épeler s'il te plaît ? »

Nous y voilà. Et ça t'ennuierait de cracher la patate que tu gardes dans la bouche quand tu parles ? Tu ne comprends pas grand-chose non plus visiblement, puisque j'épelle ce putain de nom pour la quatrième fois.

« Viens me parler à la fin de la classe. »

Parler ? Tu veux dire utiliser des mots ? En anglais ? Quelle bonne idée !

Pitié, dansons maintenant. Je n'ai pas encore atteint mon niveau maximum d'embarras, rien qu'une heure de cours ne saurait compenser.

Il lance alors la musique sur son iMac flambant neuf et se place devant le groupe. A ma grande surprise, je réalise que le contemporain est plus fluide que le classique. C'est intrigant. Nous commençons par un échauffement du dos et de la nuque, ce qui a pour effet de nous détendre. Mes organes ne cessent de bondir dès qu'il pose les yeux sur moi, mais ma raideur s'estompe au fil de l'heure. A la différence du classique, tout se passe au milieu, face au miroir. Pas de barre à laquelle s'agripper en cas

de perte d'équilibre. Je tente de compenser en serrant les fesses et la mâchoire, mais rien ne lui semble plus important que le mouvement. Il étire ses membres de sauterelle en même temps que nous et parle d'une voix douce et apaisante. Entre chaque exercice, il nous explique qu'au delà de la perfection, il recherche notre plaisir et nos sensations. Comment appréhendons-nous le sol ? Sentons-nous le mouvement se prolonger jusqu'à l'extrémité de nos membres ? Entendre la musique résonner en soi.

Daniel lance des sourires au groupe, un sourire à la fois doux et critique qui ne laisse rien au hasard. Rigoureux dans la pratique de son art, il l'est moins dans la tenue de sa classe, car les élèves saisissent chaque arrêt de la musique comme un signal pour reprendre leur conversation. Cela me met presque mal à l'aise. La prof que j'étais ne peut s'empêcher de remarquer ce manque d'autorité. L'élève que je suis devenue se sent plus en confiance dans le silence imposé par la musique. Dégagés, battements, sauts, chorégraphie, et nous voici à nouveau toutes essouffées, rouges et relaxées, prêtes à nous diriger vers les vestiaires. Moi, j'attends, en bonne élève, que les danseuses aient quitté la salle pour aller le voir.

Il commence à parler, vite. Je remarque alors son visage très fin, à peine pubère, tandis qu'une sorte d'affaissement du corps lui donne presque l'allure d'un vieillard. Quelques poils de barbe brunissent son menton carré orné d'une fossette. Lorsqu'il parle, ses mâchoires saillissent sous ses joues creusées, et sa bouche trop pulpeuse pour un homme, déverse un flot de phrases compliquées. Entre chaque phrase, il émet un petit soupir, pinçant les narines étroites de son long nez. Je crois qu'il me dit que je me suis bien débrouillée. Oui, lui aussi me complimente. Mais il enchaîne vite sur mon visage constipé.

« Tu as parfaitement le niveau pour ce cours, mais j'aimerais que tu sois moins contrariée quand tu te trompes, et plus bordélique lorsque tu dances, peu importe ce qu'il en ressort. »

Plus bordélique ? C'est nouveau comme concept. Il me demande alors où j'ai dansé auparavant, avec qui. J'annonce une

réponse malhabile : premier chaussons à l'âge de cinq ans, du classique jusqu'à quatorze ans, et me voilà de retour, après de longues années, dans une tentative désespérée de réconciliation avec cet art intransigeant. Il hoche la tête, écoute avec attention, termine les phrases que je ne peux finir par manque de vocabulaire, puis me dit :

« Tu sais qu'il y a des cours pour adultes à Berkeley ? Tu devrais y aller, tu y serais certainement plus à l'aise.

– Oui je sais, mais il y a ma fille. Je ne peux pas. Et puis ici, ce n'est pas si mal.

Il réagit alors comme tous les américains apprenant une bonne nouvelle, avec un débordement d'enthousiasme surjoué.

– Oh, tu as une fille ! C'est super ! Quel âge a-t-elle ?

– Neuf mois.

– *Oh, You look so great !* On ne croirait pas que tu viens juste de l'avoir ! »

Oui, bon, ce n'est pas la peine d'en faire autant !

« C'était comment ? » me demande Eric lorsque je rentre à la maison

Voyons... je suis grosse, gauche et complètement déséquilibrée. J'oscille entre l'éléphant et l'hippopotame de *Fantasia* niveau grâce. Mais somme toute, ce n'était pas aussi catastrophique que ce à quoi je m'attendais. J'ai même envie d'y retourner.

Comme souvent, mon mari est assis à son bureau, le dos rond devant son ordinateur, et joue à un jeu de stratégie. Informaticien de renom, Eric passe le plus clair de son temps devant un écran, ses longs doigts s'affairant sur le clavier à une vitesse impressionnante. Il connaît les moindres fonctions de son PC, et développe maintenant des ordinateurs toujours plus performants pour un grand groupe américain. Pour être honnête, j'ai souvent beaucoup de mal à comprendre le boulot pour lequel il est payé. Je sais simplement qu'il enchaîne de longues lignes de codes à

longueur de journée, qu'il développe de nouvelles fonctionnalités pour des jeux sur son temps libre, et qu'il est assez doué pour se faire embaucher ici, en Californie.

Avant la naissance de Clara, je prenais parfois le temps de le rejoindre sur ses jeux afin de passer un moment avec lui. Je n'ai pas son amour de la stratégie, mais je me laissais bercer par les intrigues, le regardais placer ses machines de guerre dans les décors fantaisistes afin de gagner des batailles. Aujourd'hui, le temps me manque. Sur la moquette de la grande pièce qui nous sert de salon-bureau traînent toutes sortes de jouets et livres pour bébé. Près de la porte-fenêtre, le parc à jeu mange une bonne partie de l'espace. J'ai aménagé, entre le parc et le canapé, une bibliothèque trop petite pour y contenir tous mes livres. L'étagère du haut a été réquisitionnée pour les bandes dessinées d'Eric. Mon premier geste, lorsque nous avons emménagé dans cet appartement, a donc été de choisir quelles œuvres je laisserais temporairement dans les cartons. Un an plus tard, les cartons sont toujours coincés dans le placard de la chambre de ma fille, soigneusement fermés. Je ramasse une couche sale qu'Eric a visiblement oublié de mettre à la poubelle et la jette dans le vide-ordures de la cuisine. Les assiettes du repas attendent sagement d'être rangées dans le lave-vaisselle. Il faudra que je passe l'aspirateur demain, pour enlever les miettes de pain dont Eric s'est servi un gros morceau, et qu'il mâchonne en attendant que je lui raconte mon cours de danse. Il a laissé tourner son jeu pour que ses personnages accumulent des XP, et la musique répétitive rythme notre conversation.

« Je ne me souviens pas d'avoir été aussi talentueuse que ces jeunes filles à leur âge. Bon, il leur manque beaucoup de bases techniques, mais n'empêche. Et les professeurs encouragent, rien. Il y a vraiment une bonne ambiance. C'est très nouveau ça.

– Tu comptes y retourner ?

– Je pense que oui.

– Et quel cours vas-tu choisir ?

– Les deux. Je veux vraiment mieux connaître mieux le

contemporain, mais il est hors de question d'arrêter le classique. C'est la base, le classique.

– Deux soirs par semaine ?

– Ben oui pourquoi ? »

Une sorte de dilemme se dessine sur le visage d'Eric. La lumière dans ses yeux verts vient de pâlir légèrement, et il passe nerveusement sa main dans ses cheveux châtons, comme pour les recoiffer, avant de masser les muscles de son cou. Il sait que je veux vraiment retourner danser, mais il aimerait tellement me garder à la maison.

En France, tout semblait simple. Lorsque nous n'étions que deux pour compter l'un sur l'autre. Nous nous sommes rencontrés si jeunes. Moi, perdue dans un monde que je peinais à comprendre, lui fils unique. Notre premier baiser remontait à un jour de septembre, peu de temps après le début des études supérieures. Moi en littérature, lui dans le bâtiment des sciences, nous étions tombés l'un sur l'autre tout à fait par hasard, lors d'une soirée organisée par un ami commun. Eric semblait peu à l'aise parmi toute cette foule, un verre de bière qu'il ne buvait pas à la main, ses cheveux mi-longs en broussaille lui tombaient sur le front et dans la nuque et cachaient en partie son doux regard vert. Il avait mis une main dans sa poche de jean, comme pour se donner un air langoureux, mais, malgré un affaissement des épaules sur son torse, tout son corps semblait traversé par une tension nerveuse exprimant sa timidité. A peine plus grand que moi, assez mince, lui aussi semblait embarrassé de ses longs bras qu'il avait pris l'habitude de maintenir légèrement pliés à la manière d'ailes que l'on déploie. Je ne m'étais pas approchée de lui tout de suite. Il avait fallu l'intervention de notre ami pour oser se parler. Il me sourit alors d'une telle douceur que je me laissai conquérir.

On trouve son bonheur dans la plénitude et nous complétions notre solitude. A deux nous étions plus forts. Notre amour. Nous avons traversé notre vie et ses épreuves ; les études, les boulots, les finances et nos difficultés pour avoir un enfant. Au milieu des autres, nous étions deux. Heureux. Son nouveau poste en tant

qu'ingénieur informaticien, près de la Silicon Valley lui prend ses journées. Il aime son travail et notre trio. La vie lui offre une femme, une petite fille et un travail de rêve pour lequel il est reconnu. Il est heureux. Et en cet instant, il voit la danse comme un grain de sable dans les rouages d'une machine si bien huilée.

« C'est toi qui décides bien sûr, mais on doit penser à Clara.

– Tu seras là »

Eric m'explique alors que ce ne sera pas facile de s'arranger. Il lui faudra quitter le travail plus tôt, et donc y aller plus tôt. Les bureaux sont à une heure de route, ça fait beaucoup de choses à penser pour un loisir. Je n'ose pas lui proposer d'engager une baby-sitter. Je sais à quoi il pense, car j'ai les mêmes inquiétudes. Je ne reprends pas simplement la danse. Dans moins d'un mois, je serai de retour sur les bancs de l'université, avec un programme chargé. Des classes le jour, des leçons de danse le soir, tout cela fait beaucoup de changements pour Clara. Depuis sa naissance, elle n'a connu que sa mère, nous n'avons pas été séparées. Pourtant, j'en ai tellement besoin.

« J'y ai déjà réfléchi. Je crois que je vais arrêter de l'allaiter. Elle est assez grande maintenant pour passer au lait maternisé. Et puis ça me fatigue.

– C'est toi qui vois. Elle n'a plus forcément besoin de ton lait. Mais elle a toujours besoin d'une maman. »

Maman. Un simple mot qui change toute la vie d'une femme. Tout à coup, un être minuscule, sans défense, jaillit de tes entrailles et tu en as la responsabilité pour le restant de tes jours. Tu dois le protéger de tout, tu es celle qui le nourris et le laves. Sans toi, il est voué à mourir. Nous la désirions tellement Clara. Nous l'avons attendue si longtemps que je me sens coupable dès que je la laisse. Elle ne marche pas encore. Elle babille à peine et passe le plus clair de son temps à me regarder de ses yeux bleus translucides, car je suis son monde. Pourtant je dois le faire.

Depuis ma grossesse, je passe chaque jour comme un poisson rouge prisonnier de son bocal, la cuisine et le salon comme seul horizon. Je dois sortir, reprendre ma vie. Clara comprendra plus tard. Quand elle sera plus grande, elle comprendra.